

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE PETIT PAYSAN HAR- DI.

MOISSY, ALEXANDRE-GUILLAUME
DE

Proverbe — 1769

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

LE PETIT PAYSAN HARDI.	5
LE GOÛTÉ	12

LE PETIT PAYSAN HARDI.

SCÈNE PREMIÈRE

(Il s'assied dans le fauteuil.)

LUCAS *(seul, entre sur le Théâtre. (Impromptu))*

Oui, morgué, vive la hardiesse ! J'étais embarrassé par où entrer, m'est avis que j'ai trouvé la bonne porte. Me voilà ici bien à mon aise ; c'est ce qu'ils appelions le Thiâtre : me voilà voirement fort à mon aise, mais ce n'est que jusqu'à ce qu'on me chasse, car ils vont venir pour représenter leurs fariboles de Comédie, et le premier de ces Monsieus qui me verra, ⁵ va me mettre à la porte ; ça m'est aussi sûr que des malédictions à un collecteus : t'as biau être du Village, mon pauvre Lucas, ils te chasseront, je t'en avartis ; tiens, mon enfant, crois-moi, allons nous en.

SCÈNE II

Monsieur d'Audicour, Lucas.

MONSIEUR D'AUDICOUR

Ah ! Bonjour, mon ami, que faites-vous donc ici tout seul ?

10

LUCAS

Moi, Monsieu, rien. Je me disais tant-seulement de m'en aller, pour vous éviter la peine de me mettre à la porte.

MONSIEUR D'AUDICOUR

Vous mettre à la porte ! N'êtes-vous pas de ce pays-ci ?

LUCAS

Oui, je suis de Saint-Just né natif ; mon père et ma mère en font ; leurs père et mère en étions, et mes enfants en seront, s'il plaît à Dieu de m'en donner queque jour.

15

MONSIEUR D'AUDICOUR

Eh bien ! Mon ami, dès que vous êtes de ce pays-ci, vous n'avez rien à craindre ; maintenant je suis aussi du pays moi, et j'espère, en cette qualité, qu'on aura ici des attentions pour nous.

LUCAS

Comment ! Des attentions pour nous ; n'êtes-vous pas de la Compagnie du Châtiau ?

20

MONSIEUR D'AUDICOUR

Un peu, oui, mais je n'en suis pas moins du pays.

LUCAS

J'ons biau vous envisager, m'est avis que je ne vous connois pas plus que si je ne vous avais jamais vu.

MONSIEUR D'AUDICOUR

Cela peut être ; mon père n'en est pourtant pas moins le premier labou-
reur du Canton. 25

LUCAS

Et le mien, morgué, est le plus ancien ; mais vous vous gobargez de
nous avec votre père que vous dites laboureur.

MONSIEUR D'AUDICOUR (IMPROMPTU)

Je m'en vais vous mettre au fait. Oui „ par l'acquifition que mon pere
vient de faire de cette Terre, il se fait gloire du titre de premier La bou- 30
reur du Pays. Cette qualité à ses yeux com me aux miens “, est la plus
belle du monde, la plus importante à l'humanité, exercée par les plus
honnêtes gens ; et comme de fils de La boureur à fils de Laboureur il n'y
a que la main, touchez - là, mbn cher Lucas, soyons bons amis ; le ha-
fard vous a fait monter jusques ici, j'en fuis charmé ; devenez dans cet 35
heureux moment lç Député de tout votre Pays, et rece vez en son nom
toutes les marques d'attention et d'attachement que nous venons lui
donner. Oui, mon cher Lucas, pour que mon discours ne soit point équi-
voque, je veux vous embras ser de tout m#n cceur, comme
l'Ambassadeur du Canton. 40

LUCAS. (IMPROMPTU)

Eh bien ! Tenez, voilà des manières qui me ravissent l'âme, et si vous
êtes tretous bons, comme vous le dites, je vous répons que j'aurons
pas besoin qu'on vous recommande au prône, pour que je prions Dieu
pour vous de tout not' coeur. Tout le Village va vous être d'une affec-
tion, va vous servir avec Un zèle. . . Vous verrez... Vous verrez... Je n'ai 45
qu'un chagrin qui me prend tout subitement.

MONSIEUR D'AUDICOUR

Quel est-il ?

LUCAS

C'est que j'voudrions... si c'était vote bon plaisir. . . . puisque. ... mais...

SCÈNE III

Les acteurs précédents, Mademoiselle d'Audicour.

LUCAS

Vla une Demoiselle qui m'impose silence... Elle a le regard si honnête et
l'abord si avenant, que le plaisir de la voir me coupe la parole...⁵⁰

MADemoiselle D'AUDICOUR

À quoi t'amuses-tu donc, mon Frère ? On n'attend plus que toi pour
commencer, joues-tu la Comédie avec Monsieur ?

MONSIEUR D'AUDICOUR

Non : je lui disais la vérité, en lui apprenant que notre intention est de
nous faire aimer de tous les habitants du pays.⁵⁵

LUCAS

Oh ! Pour cela, vous vous y prenez, morgué, on ne peut pas mieux. Mais
quelle est donc cette gentille demoiselle-là ?

MONSIEUR D'AUDICOUR

C'est la première bergère de nos hameaux ; c'est ma soeur.

LUCAS

Plus vous dites, et plus je me confonds. Votre soeur, la première bergère du Hamiau ! En ce cas, je suis donc moi le premier de ses moutons. Oh !⁶⁰
Les bons maîtres que j'avons-là ! Mademoiselle, pardonnez notre importunance, c'est monsieur votre Frère qui en est cause ; il me donne tant de bien à penser de tous tant que vous êtes, que je ne sais auquel entendre ; allais comme j'aurons le temps de développer tout cela, permettez que j'vous salue à bon compte, et que je félicite toutes nos bergères⁶⁵
d'avoir une gentille compagne comme vous.

MADemoiselle D'AUDICOUR

Je vous fuis obligée du compliment, ça me flatte d'autant plus qu'il est naturel ; c'est comme je les aime.

MONSIEUR D'AUDICOUR

Ah ! Ma Soeur, tu ne connais pas encore les plaisirs champêtres, mais tu vas les connaître, en les partageant avec tous les bons et honnêtes habitants de ce pays, la chasse, la pêche, les danses sous l'ormeau mesurées⁷⁰
tantôt au son du hautbois, tantôt aux couplets d'une ronde naïve chantée gaiement, et répétée de même : tu verras que ces plaisirs valent bien ceux que la ville offre avec plus d'art et de magnificence, mais avec moins de vérité et de candeur.⁷⁵

MADemoiselle D'AUDICOUR

J'en ai comme toi, mon Frère, la plus agréable idée.

LUCAS

Quoi ! Vous danseriez aussi avec nous sous l'ormeau ?

MADemoiselle D'AUDICOUR

Et de tout mon coeur.

LUCAS

Quoi ! Vous... Eh bien ! Morgué ; le chagrin que j'avais me quitte ;
puisque vous êtes si bons, je m' enrôle dans votre troupiou, et je veux
jouer itou la comédie avec vous ; m'est avis que le désir de vous plaire 80
me baillera de l'esprit... Toutes ces paroles qui me semblent arrangées
dans un livre comme des plants de laitues, je les dégoiserons tout
comme un autre ; elles sont toutes mâchées pour ceux qui savent lire, la
mémoire n'a plus qu'à les avaler, et comme je lis tout courant, laissez- 85
moi faire...

MADemoiselle D'AUDICOUR

Voilà toute la besogne.

LUCAS. (IMPROMPTU)

Voilà toute la besogne... Mais il faut de la gesticulation, oui, une cer-
taine manigance dans les bras et dans les mains ; or comme c'est la pre-
mière fois que je me serai attelé à cette charrue-là, et que vous étas au 90
fait, vous me baillerez bien quequ'avis ?

MADemoiselle D'AUDICOUR

Mon cher Lucas, nous n'en savons pas plus que vous, car c'est la pre-
mière fois aussi que nous nous en mêlons, mais nous comptons sur
l'indulgence de nos spectateurs ; j'ai plus besoin que personne de cette
indulgence, aussi je la leur demande plus positivement. 95

LUCAS. (IMPROMPTU)

Allez, Mademoiselle, soyez tranquille ; pour ce qui est en cas de ça, si vous jouez mal, tous les coeurs joueront pour vous, mais nous autres hommes ce n'est pas de même ; au reste, ne nous baillons pas martel en tête ; on sait bien que ce n'est ni vote métier ni le mien ainsi tout coup vaille.

100

MONSIEUR D'AUDICOUR

C'est bien dit, Lucas ; ceux qui ne seront pas contents, n'auront qu'à reprendre leur argent à la porte. Toi, prends courage et n'aie pas peur ; car en cela comme en tout...

LE GOÛTÉ

SCÈNE PREMIÈRE

Monsieur et Madame Blandineau.

MONSIEUR BLANDINEAU

Enfin, Madame, nous voilà donc à notre maison de campagne en pleines¹⁰⁵ vacances pour deux mois, vous trouverez bon, j'espère, que je fasse mon amusement d'instruire ici mon fils et ma fille à ma manière, et de détruire ou du moins de diminuer en eux tous les défauts que la façon dont vous les élevez à Paris, leur inspire.

MADAME BLANDINEAU

Et quels défauts, s'il vous plaît, trouvez-vous à détruire en eux ?¹¹⁰
Voyons, Monsieur, voyons.

MONSIEUR BLANDINEAU

D'abord en général, vous leur inspirez trop d'orgueil, trop de goût pour le faste des habits et de la parure, trop de penchant pour tous les talents frivoles et même dangereux, comme la Musique, la Danse, etc.
Convient-il qu'une fille de procureur soit mise comme une fille de Du-¹¹⁵chesse, qu'elle exécute toutes sortes de danses, et surtout l'Allemande, comme une fille d'Opéra, et sache mettre en oeuvre tous les moyens de coquetterie comme une fille de joie ?

MADAME BLANDINEAU

Oh ! Monsieur, vous voyez tout d'un coup d'oeil si bourgeois, qu'on vous croirait de l'autre siècle ; mais moi, je me conforme dans l'éducation de mes enfants aux usages de celui où je vis.

120

MONSIEUR BLANDINEAU

Et c'est en quoi, Madame, vous faites fort mal. Au reste, je veux bien vous laisser un peu maîtresse de former votre fille à votre fantaisie ; les mères malheureusement semblent avoir plus de droits sur l'éducation de leurs enfants semelles que ses pères ; mais pour mon fils, Vous trouverez bon que je n'aie pas la même complaisance, et que je le corrige, si je puis ici, pendant que j'en ai le temps, de tous les défauts qu'il tient de vos mauvais principes.

125

MADAME BLANDINEAU

Et de quoi le corrigerez-vous ?

MONSIEUR BLANDINEAU

D'abord de se donner des airs de petit Marquis, de prendre un ton méprisant avec ceux qu'il croit au-dessous de lui.

130

MADAME BLANDINEAU

Bon ! Ne voulez-vous pas l'élever comme la fils d'un Vigneron, d'un Paysan, enfin comme le petit Jannot votre illustre filleul ?

MONSIEUR BLANDINEAU

Eh ! Madame, ne pensez pas plaisanter ; oui, je voudrais que mon dils eût tout le caractère, toute la douceur et toute l'honnêteté qui paraît dans ce pauvre enfant-là, il n'en vaudrait que mieux ; d'ailleurs vous méprisez ce petit bonhomme, parce qu'il est le fils d'un vigneron ; mais

135

après tout, mon fils n'est que le fils d'un procureur, et moi qui n'ai point de vanités, vous savez bien que je ne suis que le fils d'un... Là, ne m'en faites pas dire davantage ; ayez de la hauteur tant que vous voudrez, 140 parce que votre père était marchand ; mais je ne veux pas que mon fils en ait, et je prétends, pour mettre sa modestie en exercice, que tant que nous serons ici, il traite avec amitié mon petit filleul, quand il viendra jouer avec lui ; ce n'est que le fils d'un vigneron pauvre, mais c'est le fils d'un honnête homme, utile aux autres hommes, et à bien des hommes 145 qui ne le valent pas.

MADAME BLANDINEAU

Ah ! Monsieur Blandineau, voilà de la philosophie, elle se fourre partout.

MONSIEUR BLANDINEAU

Non, Madame, ce n'est que du bon sens.

MADAME BLANDINEAU

Enfin, vous avez votre petit Jannot en tête ; vous n'en démordrez point, 150 je vous connais ; mais si je vous disais que ce fils de paysan est plein de défauts qu'il peut inspirer à mon fils, qu'il est polisson, gourmand, paresseux, menteur, méchant même ; que c'est lui qui vole les fruits de notre petit jardin, auriez-vous encore la fureur de vouloir ?...

MONSIEUR BLANDINEAU

Ah ! Si vous me prouvez tout cela à n'en pouvoir douter, je lui défendrai 155 de jamais entrer ici.

MADAME BLANDINEAU

Si je vous le prouve ? Rien de si aisé. Tenez, je m'en vais faire venir goûter mon fils et ma fille dans ce salon ; c'est toujours dans ce moment,

que votre vilain Jannot vient pour attraper quelque chose de leur goûté ; nous nous cacherons tous les deux derrière cette porte ; vous entendrez vous-même les propos de ces enfants, et vous jugerez si je vous en impose. ¹⁶⁰

MONSIEUR BLANDINEAU

Soit, vous avez raison, voyons.

(Un Laquais paraît.)

(Le Laquais sort.)

MADAME BLANDINEAU *(appelle)*

Lapierre. Apportez ici le Gouté de Mademoiselle et de mon fils, et dites-leur de descendre. ¹⁶⁵

MONSIEUR BLANDINEAU

Oh ça ! Si Jannot a tort dans la conduite qu'il va tenir avec nos enfants, je vous promets de vous en faire justice ; mais si ce sont nos enfants qui se comportent mal avec lui, promettez moi aussi de les en corriger.

MADAME BLANDINEAU

Oui, Monsieur, je vous le promets, mais c'est bien une promesse inutile.

MONSIEUR BLANDINEAU

Nous allons voir. ¹⁷⁰

SCÈNE II

Les acteurs précédents, le petit et la petite Blandineau, Le Laquais apporte sur une table le Gouté composé de trois Poires, de trois tartines de confitures et de trois morceaux de pain.

(Il sort.)

(aux deux enfants)

MADAME BEANDINEAU *(aux deux enfants)*

Allons, mes enfants, mettez-vous là et goûtez ; le petit Jannot va venir, faites-le goûter avec vous, mais ayez attention qu'il ne vous mange pas tout. 175

LE PETIT BLANDINEAU

Oh ! Que oui, Maman, car il est bien gourmand. Tenez, il est dans la basse cour qui polissonne avec du fumier.

SCÈNE III

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, JANNOT.

MONSIEUR BLANDINEAU

Le voici. Approche Jannot. 180

MADAME BLANDINEAU

Comme le voila fait !

MONSIEUR BLANDINEAU

Est-il vrai, Jannot, que tu polissonnais dans la basse-cour ?

(Il se lave les mains sur une assiette.)

JANNOT. (IMPROMPTU)

Ah ! Mon Dieu, non, mon Parein, demandez plutôt au Jardinier, je lui aidais à porter du terreau avec une pelle dans le potager ; mais je m'en vais me laver les mains.

185

(Au petit Blandineau.)

MONSIEUR BLANDINEAU

Tu travaillais, mon enfant, cela est bien fait. Mon fils, pourquoi disiez-vous qu'il polissonnait ?

LE PETIT BLANDINEAU

Dame, mon Papa je l'ai cru.

LA PETITE BLANDINEAU

Qu'il n'approche pas de nous toujours, car il nous gâterait tout, mon fourreau de demie-Perse, et l'habit d'été de mon frère.

190

(Ils font semblant de sortir, et se cachent derrière la porte à moitié fermée.)

MONSIEUR BLANDINEAU

Allons, pas tant de mépris, Mademoiselle, goutez ensemble, et surtout ayez la paix entre vous trois ; nous allons faire un tour de promenade hors de la maison, votre frère et moi.

SCÈNE IV

Le petit et la petite Blandineau, Jannot, qui craint de les approcher, et toujours debout.

195

(Ils s'asseyent.)

LE PETIT BLANDINEAU

Allons, ma soeur, mets-toi là, et moi ici : Et vous, Monsieur Jannot, vous n'avez qu'à vous tenir debout, et ne point vous donner les airs de nous approcher.

JANNOT

Oh ! Comme vous voudrez, je ne suis point las du tout.

LA PETITE BLANDINEAU

Eh bien ! Tant mieux pour toi. Tiens, mon frère, voilà une tartine de confitures pour toi, une pour moi, et puis chacun la moitié d'une.

200

LE PETIT BLANDINEAU

Tiens, ma Soeur, voilà une poire pour toi, une pour moi, et puis aussi chacun la moitié d'une ; pour Monsieur Jannot, voilà un petit morceau de pain qu'il trouvera bon, car c'est du pain blanc dont il ne mange qu'ici.

205

JANNOT

Je vous remercie, mais ne vous en privez pas pour l'amour de moi, peut-être n'en aurez-vous pas trop ; tenez, je n'ai pas beaucoup faim.

LE PETIT BLANDINEAU

Oh ! Tu en mangerais bien avec des poires et des confitures, mais c'est pour nous.

JANNOT

Non, je n'ai point coutume de manger de cela à mon goûté, et je n'en mangerais pas quand vous m'en donneriez. 210

LA PETITE BLANDINEAU

Tu es bien fier, tant mieux, car tu n'en auras pas ; attends, je m'en vais éplucher ma poire avec ma belle lame d'argent, et je t'en donnerai la pelure.

LE PETIT BLANDINEAU

Ma Soeur, qu'il nous aille prendre des poires dans le jardin, et il en aura une pour lui... Veux-tu Jannot ? 215

JANNOT

Oh ! Non. Voilà deux fois que vous m'avez forcé d'y aller ; je l'ai fait par bonne amitié pour vous ; je n'en ai pas voulu manger seulement la queue d'une ; et puis vous dites à votre Maman, que je les vole par gourmandise ; je ne veux plus en aller prendre. 220

LE PETIT BLANDINEAU

Parles-donc, eh ! Petit manant, ne serais-tu pas trop heureux d'avoir le fouet pour nous ?

JANNOT

Oui, mais cela n'est pas bien de prendre ce qu'on ne nous donne pas.

LE PETIT BLANDINEAU

Veux tu bien y aller tout-à-l'heure ?

LA PETITE BLANDINEAU *(le menace)*

Veux-tu y aller ?...

225

JANNOT

Non, je n'irai pas, et je n'irai plus jamais.

LE PETIT BLANDINEAU

Nous t'allons battre...

JANNOT

Eh bien ! J'aime mieux être battu, que de faire une chose qui n'est pas bien.

(Le petit Blandineau et sa soeur battent Jannot, qui se laisse battre.)

LE PETIT BLANDINEAU

Ah ! Tu ne veux pas nous obéir ? Ma Soeur, aide-moi ; tiens, prends cette canne, et moi l'autre...

230

(Ils le battent encore, et Jannot s'enfuit dans un coin de la Chambre.)

JANNOT

Eh bien ! Vous n'en serez pas plus avancés...

LE PETIT BLANDINEAU

Ah ça, si tu dis que nous t'avons battu, si tu le dis, nous dirons, comme l'autre fois, que tu as encore volé des fruits dans le jardin.

JANNOT

Allez, n'ayez point peur ; vous m'avez déjà battu plus d'une fois, et je n'en ai rien dit. 235

LE PETIT BLANDINEAU

Allons, rends-nous ton pain, puisque tu ne veux pas nous aller prendre des poires, tu ne l'auras pas.

JANNOT

Oh ! Tenez, le voilà, gardez-le ; je suis bien-aise à présent de n'en pas avoir mangé du tout ; j'aime encore mieux notre pain-bis, on ne me le reproche pas. 240

SCÈNE V

Les acteurs précédents, Monsieur et Madame Blandineau, qui sortent de leur cachette.

MONSIEUR BLANDINEAU (à sa femme)

Eh bien ! Madame, est-ce là ce que vous m'aviez promis ?

MADAME BLANDINEAU (à son fils et à sa fille)

Ah ! ah ! Vous êtes de jolis enfants, j'ai tout entendu. Voilà donc comme vous m'avez menti tous deux sur le compte de ce pauvre Jannot. Il est gourmand, il vole les fruits, il est méchant, il est menteur, tandis que 245

c'est vous qui avez tous ces vices-là. Oh ! Je suis bien-aise de vous connaître.

JANNOT

Ne vous fâchez pas, Madame, par rapport à moi ; tout cela n'était que
pour rire, je vous assure, et je ne suis pas fâché du tout ; je vous pro-
mets qu'ils ne m'ont point fait de mal, nous jouions ensemble, voilà
tout. 250

(Elle les renvoyé.)

MADAME BLANDINEAU

Vas, mon pauvre Jannot, je te rends justice, et je les punirai tous deux
comme ils le méritent. Allons vite, allez-vous en tous deux dans votre
chambre, auprès de votre Gouvernante, jusqu'à ce que je vous fasse es-
suyer la punition que vous méritez. 255

MONSIEUR BLANDINEAU

Chargez-vous, Madame, de celle de votre Fille, je ne veux point m'en
mêler ; ce que je vous conseillerais seulement, serait de lui ôter jusqu'à
nouvel ordre, tous ses Maîtres de Musique, de Danse et de Dessein, et de
travailler seulement à lui apprendre à bien coudre, à broder, à filer, et à
lui former le coeur et l'esprit. Pour mon fils, la punition qu'il mérite, est
que Jannot prenne ici sa place, ses habits, enfin qu'il devienne mon fils,
et que ce beau Monsieur-là soit traité comme le fils d'un paysan, je dis
plus, comme le plus mauvais sujet de la Nature. Au reste, Madame, se-
rez-vous encore prévenue contre ce qui résulte de la pauvreté de cer-
tains états ? 260
265

MADAME BLANDINEAU

Non, Monsieur : malgré la peine que cela me fait, je suis obligée de convenir que cette fois-ci vous avez raison, et que...